

# **Le plaisir imaginé**

**Extraits de :**

*La dispute*

**Marivaux**

*Dom Juan*

**Molière**

*Le faiseur*

**Balzac**

*La révolte*

**Villiers de l'Isle-Adam**

**Montage de Gilles Gleizes**

*« Le plaisir imaginé s'appelle désir. »*

**Paul Ricœur**

## Découverte

E  
S  
I  
R

### *La Dispute*

### **Marivaux**

#### **EXTRAITS 1**

##### **1 : Carise, Eglé**

**Carise :** Venez, Eglé, suivez-moi ; voici de nouvelles terres que vous n'avez jamais vues, et que vous pouvez parcourir en sûreté.

**Eglé :** Que vois-je ? Quelle quantité de nouveaux mondes !

**Carise :** C'est toujours le même, mais vous n'en connaissez pas toute l'étendue.

**Eglé :** Que de pays ! Que d'habitations ! Il me semble que je ne suis plus rien dans un si grand espace, cela me fait plaisir et peur. (*Elle regarde et s'arrête à un ruisseau.*) Qu'est-ce que c'est que cette eau que je vois et qui roule à terre ? Je n'ai rien vu de semblable à cela dans le monde d'où je sors.

**Carise :** Vous avez raison, et c'est ce qu'on appelle un ruisseau.

**Eglé (*regardant*) :** Ah ! Carise, approchez, venez voir, il y a quelque chose qui habite dans le ruisseau qui est fait comme une personne, et elle paraît aussi étonnée de moi que je le suis d'elle.

**Carise (*riant*) :** Eh ! Non, c'est vous que vous y voyez, tous les ruisseaux font cet effet-là.

**Eglé :** Quoi ! C'est là moi, c'est mon visage ?

**Carise :** Sans doute.

**Eglé :** Mais savez-vous bien que cela est très beau, que cela fait un objet charmant ? Quel dommage de ne l'avoir pas su plus tôt !

**Carise :** Il est vrai que vous êtes belle.

**Eglé :** Comment, belle, admirable ! Cette découverte-là m'enchanté. (*Elle se regarde encore.*) Le ruisseau fait toutes mes mines, et toutes me plaisent. Vous devez avoir eu bien du plaisir à me regarder, Mesrou et vous. Je passerais ma vie à me contempler ; que je vais m'aimer à présent !

**Carise :** Promenez-vous à votre aise, je vous laisse pour rentrer dans votre habitation, où j'ai quelque chose à faire.

**Eglé :** Allez, allez, je ne m'ennuierai pas avec le ruisseau.

## **2 : Eglé, Azor**

*Eglé un instant seule, Azor paraît vis-à-vis d'elle.*

**Eglé** (*continuant et se tâtant le visage*) : Je ne me lasse point de moi. (*Et puis, apercevant Azor, avec frayeur.*) Qu'est-ce que c'est que cela, une personne comme moi ?... N'approchez point. (*Azor étendant les bras d'admiration et souriant. Eglé continue.*) La personne rit, on dirait qu'elle m'admire. (*Azor fait un pas.*) Attendez... Ses regards sont pourtant bien doux... Savez-vous parler ?

**Azor :** Le plaisir de vous voir m'a d'abord ôté la parole.

**Eglé** (*gaiement*) : La personne m'entend, me répond, et si agréablement !

**Azor :** Vous me ravissez.

**Eglé :** Tant mieux.

**Azor :** Vous m'enchantez.

**Eglé :** Vous me plaisez aussi.

**Azor :** Pourquoi donc me défendez-vous d'avancer ?

**Eglé :** Je ne vous le défends plus de bon cœur.

**Azor :** Je vais donc approcher.

**Eglé :** J'en ai bien envie. (*Il avance.*) Arrêtez un peu... Que je suis émue !

**Azor :** J'obéis, car je suis à vous.

**Eglé :** Elle obéit ; venez donc tout à fait, afin d'être à moi de plus près. (*Il vient.*) Ah ! La voilà, c'est vous, qu'elle est bien faite ! En vérité, vous êtes aussi belle que moi.

**Azor :** Je meurs de joie d'être auprès de vous, je me donne à vous, je ne sais pas ce que je sens, je ne saurais le dire.

**Eglé :** Eh ! c'est tout comme moi.

**Azor :** Je suis heureux, je suis agité.

**Eglé :** Je soupire.

**Azor :** J'ai beau être auprès de vous, je ne vous vois pas encore assez.

**Eglé :** C'est ma pensée, mais on ne peut pas se voir davantage, car nous sommes là.

**Azor :** Mon cœur désire vos mains.

**Eglé :** Tenez, le mien vous les donne ; êtes-vous plus contente ?

**Azor :** Oui, mais non pas plus tranquille

**Eglé :** C'est ce qui m'arrive, nous nous ressemblons en tout.

**Azor :** Oh ! Quelle différence ! Tout ce que je suis ne vaut pas vos yeux, ils sont si tendres !

**Eglé :** Les vôtres si vifs !

**Azor :** Vous êtes si mignonne, si délicate !

**Eglé :** Oui, mais je vous assure qu'il vous sied fort bien de ne l'être pas tant que moi, je ne voudrais pas que vous fussiez autrement, c'est une autre perfection, je ne nie pas la mienne, gardez-moi la vôtre.

**Azor :** Je n'en changerai point, je l'aurai toujours.

**Eglé :** Ah çà ! Dites-moi, où étiez-vous quand je ne vous connaissais pas ?

**Azor :** Dans un monde à moi, où je ne retournerai plus, puisque vous n'en êtes pas, et que je veux toujours avoir vos mains ; ni moi ni ma bouche ne saurions plus nous passer d'elles.

**Eglé :** Ni mes mains se passer de votre bouche ; mais j'entends du bruit, ce sont des personnes de mon monde : de peur de les effrayer, cachez-vous derrière les arbres, je vais vous rappeler.

**Azor :** Oui, mais je vous perdrai de vue.

**Eglé :** Non, vous n'avez qu'à regarder dans cette eau qui coule, mon visage y est, vous l'y verrez.

### **3 : Mesrou, Carise, Eglé**

**Eglé (souponnant) :** Ah ! je m'ennuie déjà de son absence.

**Carise :** Eglé, je vous retrouve inquiète, ce me semble, qu'avez-vous ?

**Mesrou :** Elle a même les yeux plus attendris qu'à l'ordinaire.

**Eglé :** C'est qu'il y a une grande nouvelle ; vous croyez que nous ne sommes que trois, je vous avertis que nous sommes quatre ; j'ai fait l'acquisition d'un objet qui me tenait la main tout à l'heure.

**Carise :** Qui vous tenait la main, Eglé ! Que n'avez-vous appelé à votre secours ?

**Eglé :** Du secours contre quoi ? Contre le plaisir qu'il me faisait ? J'étais bien aise qu'il me la tînt ; il me la tenait par ma permission : il la baisait tant qu'il pouvait, et je ne l'aurai pas plus tôt rappelé qu'il la baisera encore pour mon plaisir et le sien.

**Mesrou :** Je sais qui c'est, je crois même l'avoir entrevu qui se retirait ; cet objet s'appelle un homme, c'est Azor, nous le connaissons.

**Eglé :** C'est Azor ? Le joli nom ! Le cher Azor ! Le cher homme ! Il va venir.

**Carise :** Je ne m'étonne point qu'il vous aime et que vous l'aimiez, vous êtes faits l'un pour l'autre.

**Eglé :** Justement, nous l'avons deviné de nous-mêmes. (*Elle l'appelle.*) Azor, mon Azor, venez vite, l'homme !

**4 : Carise, Eglé, Mesrou, Azor.**

**Azor :** Eh ! C'est Carise et Mesrou, ce sont mes amis.

**Eglé (gaiement) :** Ils me l'ont dit, vous êtes fait exprès pour moi, moi faite exprès pour vous, ils me l'apprennent : voilà pourquoi nous nous aimons tant, je suis votre Eglé, vous mon Azor.

**Mesrou :** L'un est l'homme, et l'autre la femme.

**Azor :** Mon Eglé, mon charme, mes délices, et ma femme !

**Eglé :** Tenez, voilà ma main, consolez-vous d'avoir été caché. (*À Mesrou et à Carise.*) Regardez, voilà comme il faisait tantôt, fallait-il appeler à mon secours ?

**Carise :** Mes enfants, je vous l'ai déjà dit, votre destination naturelle est d'être charmés l'un de l'autre.

**Eglé (le tenant par la main) :** Il n'y a rien de si clair.

**Carise :** Mais il y a une chose à observer, si vous voulez vous aimer toujours.

**Eglé :** Oui, je comprends, c'est d'être toujours ensemble.

**Carise :** Au contraire, c'est qu'il faut de temps en temps vous priver du plaisir de vous voir.

**Eglé (étonnée) :** Comment ?

**Azor (étonné) :** Quoi ?

**Carise :** Oui, vous dis-je, sans quoi ce plaisir diminuerait et vous deviendrait indifférent.

**Eglé (riant) :** Indifférent, indifférent, mon Azor ! Ah ! Ah ! Ah !... La plaisante pensée !

**Azor (riant) :** Comme elle s'y entend !

**Mesrou :** N'en riez pas, elle vous donne un très bon conseil, ce n'est qu'en pratiquant ce qu'elle vous dit là, et qu'en nous séparant quelquefois, que nous continuons de nous aimer, Carise et moi.

**Eglé :** Vraiment, je le crois bien, cela peut vous être bon à vous autres qui êtes tous deux si noirs, et qui avez dû vous enfuir de peur la première fois que vous vous êtes vus.

**Azor :** Tout ce que vous avez pu faire, c'est de vous supporter l'un et l'autre.

**Eglé :** Et vous seriez bientôt rebutés de vous voir si vous ne vous quittiez jamais, car vous n'avez rien de beau à vous montrer ; moi qui vous aime, par exemple, quand je ne vous vois pas, je me passe de vous, je n'ai pas besoin de votre présence, pourquoi ? C'est que vous ne me charmez pas ; au lieu que nous nous charmons, Azor et moi ; il est si beau, moi si admirable, si attrayante, que nous nous ravissons en nous contemplant.

**Azor** (*prenant la main d'Eglé*) : La seule main d'Eglé, voyez-vous, sa main seule, je souffre quand je ne la tiens pas et quand je la tiens, je me meurs si je ne la baise, et quand je l'ai baisée, je me meurs encore.

**Eglé :** L'homme a raison, tout ce qu'il vous dit là, je le sens ; voilà pourtant où nous en sommes, et vous qui parlez de notre plaisir, vous ne savez pas ce que c'est, nous ne le comprenons pas, nous qui le sentons, il est infini.

**Mesrou :** Nous ne vous proposons de vous séparer que deux ou trois heures seulement dans la journée.

**Eglé :** Pas d'une minute.

**Mesrou :** Tant pis.

**Eglé :** Vous m'impatientez, Mesrou ; est-ce qu'à force de nous voir nous deviendrons laids ? Cesserons-nous d'être charmants ?

**Carise :** Non, mais vous cesserez de sentir que vous l'êtes.

**Eglé :** Eh ! Qu'est-ce qui nous empêchera de le sentir puisque nous le sommes ?

**Azor :** Eglé sera toujours Eglé.

**Eglé :** Azor toujours Azor.

**Mesrou :** J'en conviens, mais que sait-on ce qui peut arriver ? Supposons, par exemple, que je devinsse aussi aimable qu'Azor, que Carise devînt aussi belle qu'Eglé.

**Eglé** : Qu'est-ce que cela nous ferait ?

**Carise** : Peut-être alors que, rassasiés de vous voir, vous seriez tentés de vous quitter tous deux pour nous aimer.

**Eglé** : Pourquoi tentés ? Quitte-t-on ce qu'on aime ? Est-ce là raisonner ? Azor et moi, nous nous aimons, voilà qui est fini, devenez beau tant qu'il vous plaira, que nous importe ? Ce sera votre affaire, la nôtre est arrêtée.

**Azor** : Ils n'y comprendront jamais rien, il faut être nous pour savoir ce qui en est.

**Mesrou** : Comme vous voudrez.

**Azor** : Mon amitié, c'est ma vie.

**Eglé** : Entendez-vous ce qu'il dit, sa vie ? Comment me quitterait-il ? Il faut bien qu'il vive, et moi aussi.

**Azor** : Oui, ma vie, comment est-il possible qu'on soit si belle, qu'on ait de si beaux regards, une si belle bouche, et tout si beau ?

**Eglé** : J'aime tant qu'il m'admire !

**Mesrou** : Il est vrai qu'il vous adore.

**Azor** : Ah ! Que c'est bien dit, je l'adore ! Mesrou me comprend, je vous adore.

**Eglé** (*soupirant*) : Adorez donc, mais donnez-moi le temps de respirer ; ah !

**Carise** : Que de tendresse ! J'en suis enchantée moi-même ! Mais il n'y a qu'un moyen de la conserver, c'est de nous en croire ; et si vous avez la sagesse de vous y déterminer, tenez, Eglé, donnez ceci à Azor, ce sera de quoi l'aider à supporter votre absence.

**Eglé** (*prenant un portrait que Carise lui donne*) : Comment donc ! Je me reconnais ; c'est encore moi, et bien mieux que dans les eaux du ruisseau, c'est toute ma beauté, c'est moi, quel plaisir de se trouver partout ! Regardez, Azor, regardez mes charmes.

**Azor** : Ah ! C'est Eglé, c'est ma chère femme, la voilà, sinon que la véritable est encore plus belle.



*Il baise le portrait.*

**Mesrou :** Du moins cela la représente.

**Azor :** Oui, cela la fait désirer.

*Il le baise encore.*

**Pénombre**

**La voix de Mesrou :** Supposons, par exemple, que je devinsse aussi aimable qu'Azor, que Carise devînt aussi belle qu'Eglé.

**Lumière**

## **EXTRAITS 2**

**1 : Eglé, Adine (jouée par Carise)**

**Eglé :** Mais que vois-je ? Encore une autre personne ! (*Elle avance.*) Elle me considère avec attention, mais ne m'admire point, ce n'est pas là un Azor. (*Elle se regarde dans son miroir.*) C'est encore moins une Eglé... Je crois pourtant qu'elle se compare.

**Adine (jouée par Carise) :** Êtes-vous une personne ?

**Eglé :** Oui assurément, et très personne.

**Adine (jouée par Carise) :** Eh bien ! N'avez-vous rien à me dire ?

**Eglé :** Non, d'ordinaire on me prévient, c'est à moi qu'on parle.

**Adine (jouée par Carise) :** Mais n'êtes-vous pas charmée de moi ?

**Eglé :** De vous ? C'est moi qui charme les autres.

**Adine (jouée par Carise) :** Quoi ! Vous n'êtes pas bien aise de me voir ?

**Eglé :** Hélas ! Ni bien aise ni fâchée, qu'est-ce que cela me fait ?

**Adine (jouée par Carise) :** Voilà qui est particulier ! Vous me considérez, je me montre, et vous ne sentez rien ? C'est que vous regardez ailleurs ; contemplez-moi un peu attentivement, là, comment me trouvez-vous ?

**Eglé :** Mais qu'est-ce que c'est que vous ? Est-il question de vous ? Je vous dis que c'est d'abord moi qu'on voit, moi qu'on informe de ce qu'on pense, voilà comme cela se pratique, et vous voulez que ce soit moi qui vous contemple pendant que je suis présente !

**Adine (jouée par Carise) :** Sans doute, c'est la plus belle à attendre qu'on la remarque et qu'on s'étonne.

**Eglé :** Eh bien, étonnez-vous donc !

**Adine (jouée par Carise) :** Vous ne m'entendez donc pas ? On vous dit que c'est à la plus belle à attendre.

**Eglé :** On vous répond qu'elle attend.

**Adine (jouée par Carise) :** Il est vrai que vous êtes passable, et même assez gentille, je vous rends justice, je ne suis pas comme vous.

**Eglé (à part) :** Je la battrais de bon cœur avec sa justice.

**Adine (jouée par Carise) :** Mais de croire que vous pouvez entrer en dispute avec moi, c'est se moquer, il n'y a qu'à voir.

**Eglé :** Mais c'est aussi en voyant, que je vous trouve assez laide.

**Adine (jouée par Carise) :** Bon ! C'est que vous me portez envie, et que vous vous empêchez de me trouver belle.

**Eglé :** Il n'y a que votre visage qui m'en empêche.

**Adine (jouée par Carise) :** Mon visage ! Oh ! Je n'en suis pas en peine, car je l'ai vu, allez demander ce qu'il est aux eaux du ruisseau qui coule, demandez-le à Mesrin qui m'adore.

**Eglé :** Les eaux du ruisseau, qui se moquent de vous, m'apprendront qu'il n'y a rien de si beau que moi, et elles me l'ont déjà appris, je ne sais ce que c'est qu'un Mesrin, mais il ne vous regarderait pas s'il me voyait ; j'ai un Azor qui vaut mieux que lui, un Azor que j'aime, qui est presque aussi admirable que moi, et qui dit que je suis sa vie ; vous n'êtes la vie de personne, vous ; et puis

j'ai un miroir qui achève de me confirmer tout ce que mon Azor et le ruisseau assurent ; y a-t-il rien de plus fort ?

**Adine (jouée par Carise) (en riant) :** Un miroir ! vous avez aussi un miroir ! Eh ! À quoi vous sert-il ? À vous regarder ? Ah ! Ah ! Ah !

**Eglé :** Ah ! Ah ! Ah !... N'ai-je pas deviné qu'elle me déplairait ?

**Adine (jouée par Carise) :** Tenez, en voilà un meilleur, venez apprendre à vous connaître et à vous taire.

**Eglé (ironiquement) :** Jetez les yeux sur celui-ci pour y savoir votre médiocrité, et la modestie qui vous est convenable avec moi.

**Adine (jouée par Carise) :** Passez votre chemin : dès que vous refusez de prendre du plaisir à me considérer, vous ne m'êtes bonne à rien, je ne vous parle plus.

**Eglé :** Et moi, j'ignore que vous êtes là.

*Adine (jouée par Carise) sort.*

**2 : Azor, Mesrin (joué par Mesrou), Eglé**

**Eglé (s'approchant) :** Qu'est-ce que c'est que cela : qui plaît tant ?

**Mesrin (joué par Mesrou) (la voyant) :** Ah ! Le bel objet qui nous écoute !

**Azor :** C'est ma blanche, c'est Eglé.

**Eglé (s'approchant) :** C'est donc un nouvel ami qui nous a apparu tout d'un coup ?

**Azor :** Oui, c'est un camarade que j'ai fait, qui s'appelle homme, et qui arrive d'un monde ici près.

**Mesrin (joué par Mesrou) :** Ah ! Qu'on a de plaisir dans celui-ci !

**Eglé :** En avez-vous plus que dans le vôtre ?

**Mesrin (joué par Mesrou) :** Oh ! Je vous assure.

**Eglé :** Eh bien ! L'homme, il n'y a qu'à y rester.

**Azor :** C'est ce que nous disions, car il est tout à fait bon et joyeux ; je l'aime, non pas comme j'aime ma ravissante Eglé que j'adore, au lieu qu'à lui je n'y prends seulement pas garde, il n'y a que sa compagnie que je cherche pour parler de vous, de votre bouche, de vos yeux, de vos mains, après qui je languissais.

*Il lui baise une main. Mesrin (joué par Mesrou) lui prend l'autre main.*

**Mesrin (joué par Mesrou) :** Je vais donc prendre l'autre.

*Il baise cette main, Eglé rit, et ne dit mot.*

**Azor (lui reprenant cette main) :** Oh ! Doucement, ce n'est pas ici votre blanche, c'est la mienne, ces deux mains sont à moi, vous n'y avez rien.

**Eglé :** Ah ! Il n'y a pas de mal ; mais, à propos, allez vous-en, Azor, vous savez bien que l'absence est nécessaire, il n'y a pas assez longtemps que la nôtre dure.

**Azor :** Comment ! Il y a je ne sais combien d'heures que je ne vous ai vue.

**Eglé :** Vous vous trompez, il n'y a pas assez longtemps que, vous dis-je ; je sais bien compter, et ce que j'ai résolu je le veux tenir.

**Azor :** Mais vous allez rester seule.

**Eglé :** Eh bien ! Je m'en contenterai.

**Mesrin (joué par Mesrou) :** Ne la chagrinez pas, camarade.

**Azor :** Je crois que vous vous fâchez contre moi.

**Eglé :** Pourquoi m'obstinez-vous ? Ne vous a-t-on pas dit qu'il n'y a rien de si dangereux que de nous voir ?

**Azor :** Ce n'est peut-être pas la vérité.

**Eglé :** Et moi je me doute que ce n'est pas un mensonge.

**Azor :** Je pars donc pour vous complaire, mais je serai bientôt de retour, allons, camarade, qui avez affaire, venez avec moi pour m'aider à passer le temps.

**Mesrin (joué par Mesrou) :** Oui, mais...

**Eglé (souriant) :** Quoi ?

**Mesrin (joué par Mesrou) :** C'est qu'il y a longtemps que je me promène.

**Eglé :** Il faut qu'il se repose.

**Mesrin (joué par Mesrou) :** Et j'aurais empêché que la belle femme ne s'ennuie.

**Eglé :** Oui, il empêcherait.

*Azor sort.*

**3 : Eglé, Mesrin (joué par Mesrou)**

*Eglé et Mesrin (joué par Mesrou) s'enlacent.*

**Eglé :** Je serai bien aise qu'Azor me regrette, moi ; ma beauté le mérite.

**4 : Eglé, Mesrin (joué par Mesrou), Azor**

**Eglé :** Êtes-vous bien fâché, Azor ?

**Azor :** Oui, Eglé.

**Eglé :** Beaucoup ?

**Azor :** Assurément.

**Eglé :** Il y paraît, eh ! Comment savez-vous que j'aime Mesrin ?

**Azor (étonné) :** Comment ?

**Mesrin (joué par Mesrou) :** Oui, camarade.

**Azor :** Eglé vous aime, elle ne se soucie plus de moi ?

**Eglé** : Il est vrai.

**Azor** (*gai*) : Eh ! Tant mieux ; continuez, je ne me soucie plus de vous non plus, attendez-moi, je reviens.

**Eglé** : Arrêtez donc, que voulez-vous dire, vous ne m'aimez plus, qu'est-ce que cela signifie ?

**5 : Adine (jouée par Carise), Eglé, Mesrin (joué par Mesrou), Azor**

**Adine (jouée par Carise)** (*en riant*) : Bonjour, la belle Eglé, quand vous voudrez vous voir, adressez-vous à moi, j'ai votre portrait, on me l'a cédé.

**Eglé** (*lui jetant le sien*) : Tenez, je vous rends le vôtre, qui ne vaut pas la peine que je le garde.

**Adine (jouée par Carise)** : Comment ! Mesrin, mon portrait ! Et comment l'a-t-elle ?

**Mesrin (joué par Mesrou)** : C'est que je l'ai donné.

**Eglé** : Allons, Azor, venez que je vous parle.

**Mesrin (joué par Mesrou)** : Que vous lui parliez ! Et moi ?

**D**  
**Egoïsme**  
**S**  
**I**  
**R**

## *Dom Juan*

**Molière**

### **EXTRAITS 1**

#### **1 : Sganarelle, Dom Juan**

**Sganarelle :** Je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

**Dom Juan :** Tu le crois ?

**Sganarelle :** Oui.

**Dom Juan :** Ma foi, tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

**Sganarelle :** Hé ! mon Dieu ! Je sais mon dom Juan sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde ; il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

**Dom Juan :** Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

**Sganarelle :** Eh ! monsieur...

**Dom Juan :** Quoi ? Parle.

**Sganarelle :** Assurément que vous avez raison, si vous le voulez ; on ne peut pas aller là contre. Mais, si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.

**Dom Juan :** Hé bien ! je te donne la liberté de parler, et de me dire tes sentiments.

**Sganarelle :** En ce cas, monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés, comme vous faites.

**Dom Juan :** Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre, par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni plus rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne ; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

**Sganarelle :** Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

**Dom Juan :** Qu'as-tu à dire là-dessus ?



**Sganarelle :** Ma foi ! j'ai à dire, et je ne sais que dire ; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire ; une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

**Dom Juan :** Tu feras bien.

**Sganarelle :** Mais, monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

**Dom Juan :** Comment ! quelle vie est-ce que je mène ?

**Sganarelle :** Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

**Dom Juan :** Y a-t-il rien de plus agréable ?

**Sganarelle :** Il est vrai. Je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal ; mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

**Dom Juan :** Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble sans que tu t'en mettes en peine.

**Sganarelle :** Ma foi, monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

**Dom Juan :** Holà ! maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

**Sganarelle :** Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde ! vous savez ce que vous faites, vous ; et, si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes

révèrent ? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre) ; pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que...

**Dom Juan :** Paix !

**Sganarelle :** De quoi est-il question ?

**Dom Juan :** Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

**Sganarelle :** Et n'y craignez-vous rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois ?

**Dom Juan :** Et pourquoi craindre ? ne l'ai-je pas bien tué ?

**Sganarelle :** Fort bien, le mieux du monde, et il aurait tort de se plaindre.

**Dom Juan :** J'ai eu ma grâce de cette affaire.

**Sganarelle :** Oui ; mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis ; et...

**Dom Juan :** Ah ! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble ; le dépit alarma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenait offensée ; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens, avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

**Sganarelle** : Ah ! monsieur...

**Dom Juan** : Hein ?

**Sganarelle** : C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

**Dom Juan** : Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter toutes mes armes.

### *Pénombre*

**La voix de Dom Juan** : Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables et tout le plaisir de l'amour est dans le changement.

### *Lumière*

## **EXTRAITS 2**

### **1 : Dom Juan, Sganarelle**

**Dom Juan** : Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avons fait ; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnait le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soupirs.

**Sganarelle** : Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. À peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées et vos amours cr... Paix ! coquin que vous êtes ; vous ne savez ce que vous dites, et Monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

**Dom Juan** (*apercevant Charlotte*) : Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

**Sganarelle** : Assurément. Autre pièce nouvelle.

## **2 : Dom Juan, Charlotte, Sganarelle**

**Dom Juan :** D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

**Charlotte :** Vous voyez, Monsieur.

**Dom Juan :** Etes-vous de ce village ?

**Charlotte :** Oui, Monsieur.

**Dom Juan :** Et vous y demeurez ?

**Charlotte :** Oui, Monsieur.

**Dom Juan :** Vous vous appelez ?

**Charlotte :** Charlotte, pour vous servir.

**Dom Juan :** Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

**Charlotte :** Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

**Dom Juan :** Ah ! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on voir rien de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

**Charlotte :** Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

**Dom Juan :** Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

**Charlotte :** Je vous suis bien obligée, si ça est.

**Dom Juan :** Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

**Charlotte :** Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

**Dom Juan :** Sganarelle, regarde un peu ses mains.

**Charlotte :** Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

**Dom Juan :** Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

**Charlotte :** Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avois su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

**Dom Juan :** Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute ?

**Charlotte :** Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

**Dom Juan :** Quoi ? une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

**Charlotte :** Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les Monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

**Dom Juan :** Je ne suis pas de ces gens-là.

**Sganarelle :** Il n'a garde.

**Charlotte :** Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne ; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerais mieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

**Dom Juan :** Moi, j'aurais l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous ? Je serais assez lâche pour vous déshonorer ? Non, non : j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur ; et pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser : en voulez-vous un plus grand témoignage ? M'y voilà prêt quand vous voudrez ; et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne.

**Sganarelle :** Non, non, ne craignez point : il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

**Dom Juan :** Ah ! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres ; et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi. Et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de crainte ; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse ; et pour moi, je l'avoue, je me percerais le cœur de mille coups, si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.

**Charlotte :** Mon Dieu ! je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit.

**Dom Juan :** Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme ?

**Charlotte :** Oui, pourvu que ma tante le veuille.

**Dom Juan :** Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

**Charlotte :** Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie : il y aurait de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

**Dom Juan :** Comment ? Il semble que vous doutiez encore de ma sincérité ! Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables ? Que le Ciel...

**Charlotte :** Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.

**Dom Juan :** Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

**Charlotte** : Oh ! Monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie ; après, ça, je vous baiseraï tant que vous voudrez.

**Dom Juan** : Eh bien ! belle Charlotte, je veux : tout ce que vous voulez abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis...

### **3 : Dom Juan, Sganarelle, Charlotte, Mathurine**

**Sganarelle** (*apercevant Mathurine*) : Ah ! ah !

**Mathurine** (*à Dom Juan*) : Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi ?

**Dom Juan** (*à Mathurine*) : Non, au contraire, c'est elle qui me témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

**Charlotte** : Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

**Dom Juan** (*bas, à Charlotte*) : Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudrait bien que je l'épousasse ; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

**Mathurine** : Quoi ? Charlotte...

**Dom Juan** (*bas, à Mathurine*) : Tout ce que vous lui direz sera inutile ; elle s'est mis cela dans la tête.

**Charlotte** : Quement donc ! Mathurine...

**Dom Juan** (*bas, à Charlotte*) : C'est en vain que vous lui parlerez ; vous ne lui ôterez point cette fantaisie.

**Mathurine** : Est-ce que... ?

**Dom Juan** (*bas, à Mathurine*) : Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

**Charlotte** : Je voudrais...

**Dom Juan** (*bas, à Charlotte*) : Elle est obstinée comme tous les diables.

**Mathurine** : Vraiment...

**Dom Juan** (*bas, à Mathurine*) : Ne lui dites rien, c'est une folle.

**Charlotte** : Je pense...

**Dom Juan** (*bas, à Charlotte*) : Laissez-la là, c'est une extravagante.

**Mathurine** : Non, non : il faut que je lui parle.

**Charlotte** : Je veux voir un peu ses raisons.

**Mathurine** : Quoi ?...

**Dom Juan** (*bas, à Mathurine*) : Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

**Charlotte** : Je...

**Dom Juan** (*bas, à Charlotte*) : Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

**Mathurine** : Holà ! Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

**Charlotte** : Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que Monsieur me parle.

**Mathurine** : C'est moi que Monsieur a vue la première.

**Charlotte** : S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a promis de m'épouser.

**Dom Juan** (*bas, à Mathurine*) : Eh bien ! que vous ai-je dit ?

**Mathurine** : Je vous baise les mains, c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.

**Dom Juan** (*bas, à Charlotte*) : N'ai-je pas deviné ?

**Charlotte** : À d'autres, je vous prie ; c'est moi, vous dis-je.

**Mathurine** : Vous vous moquez des gens ; c'est moi, encore un coup.



**Charlotte** : Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

**Mathurine** : Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai...

**Charlotte** : Est-ce, Monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser ?

**Dom Juan** (*bas, à Charlotte*) : Vous vous raillez de moi.

**Mathurine** : Est-il vrai, Monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari ?

**Dom Juan** (*bas, à Mathurine*) : Pouvez-vous avoir cette pensée ?

**Charlotte** : Vous voyez qu'al le soutient.

**Dom Juan** (*bas, à Charlotte*) : Laissez-la faire.

**Mathurine** : Vous êtes témoin comme al l'assure.

**Dom Juan** (*bas, à Mathurine*) : Laissez-la dire.

**Charlotte** : Non, non : il faut savoir la vérité.

**Mathurine** : Il est question de juger ça.

**Charlotte** : Oui, Mathurine, je veux que Monsieur vous montre votre bec jaune.

**Mathurine** : Oui, Charlotte, je veux que Monsieur vous rende un peu camuse.

**Charlotte** : Monsieur, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

**Mathurine** : Mettez-nous d'accord, Monsieur.

**Charlotte** (*à Mathurine*) : Vous allez voir.

**Mathurine** (*à Charlotte*) : Vous allez voir vous-même.

**Charlotte** (*à Dom Juan*) : Dites.

**Mathurine** (*à Dom Juan*) : Parlez.

**Dom Juan** (*embarrassé, leur dit à toutes deux*) : Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-même de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ? Tous les discours n'avancent point les choses ; il faut faire et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. (*Bas, à Mathurine*) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (*Bas, à Charlotte*) Laissez-la se flatter dans son imagination. (*Bas, à Mathurine*) Je vous adore. (*Bas, à Charlotte*) Je suis tout à vous. (*Bas, à Mathurine*) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (*Bas, à Charlotte*) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. J'ai un petit ordre à donner ; je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

**Charlotte** (*à Mathurine*) : Je suis celle qu'il aime, au moins.

**Mathurine** : C'est moi qu'il épousera.

**Sganarelle** : Ah ! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre : ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

**Dom Juan** (*revenant*) : Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

**Sganarelle** : Mon maître est un fourbe ; il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres ; c'est l'épouseur du genre humain, et... (*Il aperçoit Dom Juan.*) Cela est faux ; et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah ! tenez, le voilà ; demandez-le plutôt à lui-même.

**Dom Juan** : Oui.

**Sganarelle** : Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses ; et je leur disais que, si quelqu'un leur venait dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en aurait menti.

**Dom Juan** : Sganarelle.

**Sganarelle** : Oui, Monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

**Dom Juan** : Hon !

**Sganarelle** : Ce sont des impertinents.

**D**  
**E**  
**Spéculation**  
**I**  
**R**

## *Le faiseur*

**Balzac**

### **EXTRAITS 1**

#### **1 : Mercadet, Madame Mercadet**

**Mercadet** : Madame Mercadet...

*Entre Madame Mercadet.*

**Madame Mercadet** : Monsieur !

**Mercadet** : Vous qui avez une existence bien arrangée, qui allez presque tous les soirs au spectacle... Vous faites la belle et l'élégante...

**Madame Mercadet** : Vous me l'avez ordonné !

**Mercadet** : Certes, il le faut bien ! Une femme est une enseigne pour un spéculateur... Quant à l'Opéra, vous vous montrez avec une nouvelle parure, le public se dit : « Les asphaltes vont bien ou la Providence des familles est en hausse, car Madame Mercadet est d'une élégance !... Voilà des gens heureux ! »

**Madame Mercadet** : Croyez-vous, Monsieur, que je sois indifférente à vos tourments, à votre lutte et à votre honneur ?

**Mercadet** : Eh bien ! Ne jugez donc pas les moyens dont je me sers. Aujourd'hui, madame, tous les sentiments s'en vont, et l'argent les pousse. Enfin qu'y a-t-il de déshonorant à devoir ? Est-il un seul état en Europe qui n'ait des dettes ? Quel est l'homme qui ne meurt pas insolvable envers son père ? Il lui doit constamment la vie et il ne peut pas la lui rendre. La terre fait constamment faillite au soleil. La vie, madame, est un emprunt perpétuel ! Ne

suis-je pas supérieur à mes créanciers ? J'ai leur argent, ils attendent le mien. Un homme qui ne doit rien ! Mais personne ne songe à lui, tandis que mes créanciers s'intéressent à moi.

**Madame Mercadet :** Un peu trop !... Devoir et payer, tout va bien ; mais devoir et ne pouvoir rendre, mais emprunter quand on se sait hors d'état de s'acquitter ! Je n'ose vous dire ce que j'en pense.

**Mercadet :** Vous pensez qu'il y a là comme un commencement de...

**Madame Mercadet :** J'en ai peur...

**Mercadet :** Voyons, pouvez-vous me dire où commence, où finit la probité dans le monde commercial ? Tenez... nous n'avons pas de capital... dois-je le dire ?

**Madame Mercadet :** Non, certes.

**Mercadet :** N'est-ce pas une tromperie ? Personne ne nous donnerait un sou le sachant ! Eh bien, ne blâmez donc pas les moyens que j'emploie au grand tapis vert de la spéculation, en faisant croire à ma puissance financière. Tout crédit implique un mensonge ! Vous devez m'aider à cacher ma misère sous les dehors brillants du luxe. Les décorations veulent des machines, et les machines ne sont pas propres ! Ceci nous ramène au mariage de Julie ! Ah ! La pauvre enfant n'est pas notre plus belle affaire...

**Madame Mercadet :** Il y a des hommes sensés qui pensent que la beauté passe...

**Mercadet :** Il y en a de plus sensés qui pensent que la laideur reste...

**Madame Mercadet :** Julie est aimante...

**Mercadet :** Mais je ne suis pas Monsieur de la Brive !... Et je sais mon rôle de père, allez ! Je suis même assez inquiet de la passion subite de ce jeune homme ; je voudrais savoir de lui ce qui l'a charmé dans ma fille.

**Madame Mercadet :** Julie est instruite...

**Mercadet :** Vous voulez dire qu'elle a lu des romans et ce qui prouve qu'elle est une fille d'esprit, c'est qu'elle n'en écrit pas. J'espère que Julie, malgré ses lectures, comprendra le mariage comme il doit être compris : en affaire !

**Madame Mercadet :** Pauvre enfant ! Elle est si bien dans le secret de notre position qu'elle a su se donner un talent, celui de la peinture sur porcelaine, afin de ne plus nous être à charge...

**Mercadet :** Allez la chercher car il faut l'inviter à prendre Monsieur de la Brive au sérieux.

**Madame Mercadet :** Les difficultés avec les fournisseurs m'ont empêchée de lui en parler hier. Je vais vous amener Julie ; elle est éveillée car elle se lève au jour pour peindre.

## **2 : Mercadet**

**Mercadet :** Dans cette époque, marier une fille jeune et belle, la bien marier, entendons-nous, est un problème assez difficile à résoudre ; mais marier une fille d'une beauté douteuse et qui n'apporte que ses vertus en dot, je le demande aux mères les plus intrigantes, n'est-ce pas une œuvre diabolique ?

## **3 : Madame Mercadet, Julie, Mercadet**

**Madame Mercadet :** Julie, votre père et moi, nous avons à vous parler sur un sujet toujours agréable à une fille, il se présente pour vous un parti.

**Julie :** Monsieur Minard vous a donc parlé, mon père ?

**Mercadet :** Monsieur Minard !... Hein... Qu'est-ce qu'un Monsieur Minard ? ... Vous attendiez-vous, madame, à trouver un Monsieur Minard établi dans le cœur de votre fille ? Julie, serait-ce par hasard ce petit employé que mon ancien caissier m'a plusieurs fois recommandé pour des places ?

**Julie :** Oui, papa.

**Mercadet :** Il s'agit bien d'aimer. Il faut être aimée.

**Madame Mercadet :** Vous aime-t-il ?

**Julie :** Oui, maman.

**Mercadet :** « Oui, papa, oui, maman », pourquoi pas nanan, dada ? Quand les filles sont ultra-majeures, elles parlent comme si elles sortent de nourrice !... Quelles preuves avez-vous d'être aimée ?

**Julie** : Mais... on se sent aimée !...

**Mercadet** : Quelle preuve en avez-vous ?

**Julie** : Mais la meilleure preuve, c'est qu'il veut m'épouser.

**Mercadet** : Ces filles ont, comme les petits enfants, des réponses à vous couper les bras.

**Julie** : Adolphe...

**Mercadet** : Et il se nomme Adolphe !... Ce monde, que des imbéciles nous disent en progrès et qui prennent des déplacements pour des retournements, tourne donc sur lui-même ? Enfants, vous croyez moins que jamais à l'expérience de vos pères... Apprenez, mademoiselle, qu'un employé à douze cents francs ne sait pas aimer, il n'en a pas le temps, il se doit au travail. Il n'y a que les propriétaires, les oisifs, qui peuvent et sachent aimer.

**Madame Mercadet** : Mais, malheureuse enfant !...

**Mercadet** (*à sa femme*) : Laissez-moi lui parler. (*A Julie*) Julie, je te marie à ton Monsieur Minard... (*Mouvement de Julie.*) Attends ! tu n'as pas le premier sou, tu le sais : que devenez-vous le lendemain de votre mariage ? Y avez-vous songé ?

**Julie** : Oui, mon père.

**Madame Mercadet** : Elle est folle !

**Mercadet** (*à sa femme*) : Elle aime, la pauvre fille !... Laissez-là dire. (*A Julie*) Parle, Julie, je ne suis plus ton père mais ton confident, je t'écoute.

**Julie** : Nous nous aimerons.

**Mercadet** : Mais l'amour vous enverra-t-il des coupons de rente au bout de ses flèches ?

**Julie** : Oh ! Mon père, nous nous logerons dans un petit appartement au fond d'un faubourg, à un quatrième étage, s'il le faut ! Je travaillerai pour lui comme il travaillera pour moi ! D'ailleurs l'amour nous aidera à passer les

jours difficiles !... Adolphe a de l'ambition comme tous les gens qui ont une âme élevée, et il est de ceux qui arrivent...

**Madame Mercadet :** Pauvre enfant ! A son âge, il est si facile de prendre ses espérances pour des réalités.

**Mercadet :** Elle croit que l'amour est le seul élément de bonheur dans le mariage : elle se trompe, comme tous ceux qui mettent leurs propres fautes sur le compte du hasard, l'éditeur responsable de nos folies ! Et alors, on s'en prend au malheur et à la société qu'on bouleverse. Bah ! C'est une amourette qui n'a rien de sérieux.

**Julie :** C'est, mon père, de part et d'autre, un amour auquel nous sacrifierons tout...

**Madame Mercadet :** Comment ! Julie, tu ne sacrifierais pas cet amour naissant pour sauver ton père ?

**Mercadet :** Il nous croit riches ?

**Julie :** Il ne m'a jamais parlé d'argent.

**Mercadet** (*à part, à sa femme*) : Bien, j'y suis. (*A Julie*) Julie, vous allez lui écrire à l'instant de venir me parler.

**Julie :** Ah ! Mon père !... (*Elle l'embrasse.*)

**Mercadet :** Aujourd'hui même, un jeune homme élégant, ayant une grande existence, un beau nom, vient dîner ici. Ce jeune homme a des intentions et vous recherche. Vous ne serez pas Madame Minard, vous serez Madame de la Brive ; au lieu d'aller au quatrième étage, dans un faubourg, vous habiterez une belle maison dans la Chaussée d'Antin. Je suis fâché, ma fille, de n'avoir pas mieux à vous offrir...

**Madame Mercadet :** S'il n'y a pas de bonheur possible dans la misère, il n'y a pas de malheur que la fortune n'adoucisse.

**Julie :** Et c'est vous, ma mère, qui me dites ces tristes paroles ! Mon père, je vais vous parler votre langage amer et positif. Ne vous ai-je pas entendu parler de gens riches, oisifs et par conséquent sans force contre le malheur, ruinés par leurs vices ou leur laisser-aller, plongeant leurs familles dans une misère irréparable ? N'aurait-il pas mieux valu marier alors la pauvre fille à



un homme sans fortune mais capable d'en gagner une. Monsieur de la Brive peut, je le sais, être riche, spirituel et plein de talents, mais vous étiez tout cela, vous avez pris en ma mère une fille riche et belle, et vous avez perdu votre fortune tandis que moi...

**Mercadet :** Ma fille, vous pourrez juger Monsieur de la Brive, comme je jugerai Monsieur Minard. Mais vous n'aurez pas le choix. Monsieur Minard renoncera lui-même à vous.

**Julie :** Oh ! Jamais, mon père, il vous gagnera le cœur.

**Madame Mercadet :** Mon ami, si elle était aimée ?...

**Mercadet :** Vous êtes toutes romanesques !

*Pénombre*

...

**La voix de Mercadet :** Aujourd'hui, madame, tous les sentiments s'en vont, et l'argent les pousse.

...

*Lumière*

## **EXTRAITS 2**

### **1 : Julie, Minard**

**Julie :** Adolphe, ayez autant de courage que j'en ai eu déjà.

**Minard :** Que s'est-il donc passé ?

**Julie :** Un jeune homme riche se présente, et mon père est sans pitié pour nous...

**Minard :** Je triompherai !

### **2 : Mercadet, Minard, Julie**

**Mercadet :** Monsieur, vous aimez ma fille ?

**Minard** : Oui, Monsieur.

**Mercadet** : Du moins, elle le croit ! Vous avez eu le talent de la persuader.

**Minard** : Votre manière de vous exprimer annonce un doute qui, venant de tout autre que vous, m'offenserait. Comment n'aimerais-je pas Mademoiselle ? Abandonné par mes parents, votre fille, Monsieur, est la seule personne qui m'ait fait connaître les bonheurs de l'affection. Mademoiselle Julie est à la fois une sœur et une amie, elle est toute ma famille !... Aussi est-elle aimée au-delà de toute expression.

**Julie** : Dois-je rester, mon père ?

**Mercadet** (*à sa fille*) : Gourmande ! (*A Minard*) Monsieur, j'ai sur l'amour, entre jeunes gens, les idées positives que l'on reproche aux vieillards. Ma défiance est d'autant plus légitime que je ne suis point un de ces pères aveuglés par la paternité : Je vois Julie comme elle est ; sans être laide, elle ne possède pas cette beauté qui fait crier : « Ah ! ». Elle n'est ni bien ni mal.

**Minard** : Mais l'amour la transfigure ! La tendresse, le dévouement, lui communiquent une beauté ravissante que moi seul ai créée...

**Julie** : Mon père, je suis honteuse...

**Mercadet** : Dis donc heureuse... Et s'il vous répète ces choses-là...

**Minard** : Cent fois, mille fois, et jamais assez !...

**Mercadet** : Voyons, jeune homme, ouvrez les yeux ! Les solides et belles qualités de son âme, je le conçois, peuvent changer l'expression de sa physionomie, mais le teint ? Julie est modeste et résignée, elle sait qu'elle a le teint brun et les traits... un peu risqués...

**Julie** : Mon père !...

**Minard** : Mais vous n'avez donc pas aimé ?...

**Mercadet** : Beaucoup. J'ai, comme tous les hommes, traîné ce boulet d'or.

**Minard** : Autrefois ! Mais aujourd'hui, nous aimons mieux...

**Mercadet** : Que faites-vous donc ?

**Minard** : Nous nous attachons à l'âme, à l'idéal.

**Mercadet** : Et c'est ce qui rend ma fille jolie ?... Ainsi, qu'une femme ait des hasards dans la taille, l'idéal la redresse ! L'âme éclaircit le teint !...

**Julie** : Mon père, ne vous moquez pas de deux enfants...

**Mercadet** : Très grands...

**Julie** : Qui s'aiment d'une passion vraie, pure, durable, parce qu'elle est appuyée sur la connaissance du caractère, sur la certitude d'une mutuelle ardeur à combattre les difficultés de la vie ; enfin, deux enfants qui vous aimeront bien.

**Minard** (*à Mercadet*) : Quel ange !

**Mercadet** (*à part*) : Je vais t'en donner de l'ange. (*A Minard*) Un ange qui tient néanmoins un peu à la matière.

**Minard** : Pour mon bonheur !

**Mercadet** : Vous l'aimez sans aucune arrière-pensée ?

**Minard** : Aucune.

**Julie** : Que vous ai-je dit ?

**Mercadet** : Ma fille, va voir ta mère ; laisse-moi parler d'affaires beaucoup moins immatérielles. Quelle que soit la puissance de l'idéal sur la beauté des femmes, elle n'a malheureusement aucune influence sur les rentes...

### **3 : Mercadet, Minard**

**Mercadet** : Nous sommes entre nous, nous allons parler français, Monsieur, vous n'aimez pas ma fille.

**Minard** : Dites, Monsieur, que vous avez en vue un riche parti pour Mademoiselle Mercadet ; que vous ne tenez aucun compte des sollicitations de votre fille. Sachez-le ! Je ne suis venu demander sa main qu'après avoir obtenu son cœur...

**Mercadet** : Son cœur ? Malheureux ! Que voulez-vous dire ?

**Minard** : Monsieur, Julie est respectueusement aimée...

**Mercadet** : Bien ! C'est heureusement idéal ! Monsieur, les anges ont mille perfections mais ils n'ont pas de rente sur l'Etat, et Julie...

**Minard** : Ah ! Monsieur, je suis prêt à tous les sacrifices, je ne veux que Julie.

**Mercadet** : Eh bien ! Je vais vous confier un secret d'où dépendent l'honneur et le repos de la famille dans laquelle vous voulez absolument entrer.

**Minard** (*à part*) : Que va-t-il me dire ?

**Mercadet** : Je suis sans ressources, Monsieur, ruiné... ruiné totalement. Si vous voulez Julie, elle sera bien à vous, elle sera mieux chez vous, quelque pauvre que vous soyez, que dans la maison paternelle... Non seulement elle est sans dot, mais elle est dotée de parents pauvres... plus que pauvres...

**Minard** : Plus que pauvres... il n'y a rien au-delà !

**Mercadet** : Si, Monsieur, nous avons des dettes, beaucoup de dettes ; il y en a de criardes...

**Minard** (*à part*) : Ruse de comédie ! Il veut m'éprouver. (*Haut*) Eh bien ! Monsieur, je suis jeune, j'ai le monde devant moi, je ne manque ni d'énergie, ni d'ambition. J'arriverai... J'aurai le bonheur d'enrichir celle que j'aime.

**Mercadet** : Je connais cela. Je me suis ruiné pour Madame Mercadet, pour lui continuer l'opulence à laquelle elle était habituée. J'ai sacrifié dans mon temps à l'idéal ; aussi ai-je des créanciers qui ne supportent pas la fantaisie, l'imagination, le bonheur !

**Minard** (*à part*) : Il raille, il est riche.

**Mercadet** : Ainsi, ma confiance ne vous effraie pas ?

**Minard** : Non, Monsieur, aucune pensée d'intérêt n'entache mon amour...

**Mercadet** : Bien dit, jeune homme. Oh ! Vous avez dit cette dernière phrase à merveille. (*A part*) Il est têtue. (*Haut*) Attendez !

#### **4 : Minard**

**Minard** : A ma place, bien des jeunes gens dans ma position auraient faibli ! Quand un père si riche a une fille qui n'est pas belle (car Julie est passable, voilà tout), il a bien raison de chercher à savoir si elle n'est pas épousée uniquement pour sa fortune... Julie m'aime, je suis le seul qui lui ait parlé d'amour, et à force de parler, je me suis laissé prendre à ce que je disais. D'ailleurs, on en épouse de plus laides. Et puis la femme qui nous aime sait se faire jolie !...

#### **5 : Mercadet, Minard**

**Mercadet** : Tenez, mon gendre, voici des papiers qui attesteront notre fortune...

**Minard** : Monsieur...

**Mercadet** : Oh ! Négative... lisez. Voici la copie du procès-verbal de la saisie de notre mobilier ! J'achète assez cher du propriétaire le droit de le conserver ici. Ce matin, il voulait tout faire vendre. Voici des commandements en masse, et, hélas ! une signification de contrainte par corps faite hier... Vous voyez bien que cela devient très sérieux...

**Minard** : Vous n'avez rien payé ?...

**Mercadet** : A peu près ; mais ne suis-je pas loyal ?

**Minard** : Très loyal !...

**Mercadet** : Vous connaissez déjà l'état de mes charges, vous savez la tenue de mes livres...

**Minard** : Oui, Monsieur, la récapitulation est là.

**Mercadet** : Vous avez lu... Vous ne vous plaindrez pas ? Un père, enchanté de se défaire de sa fille aurait cherché à vous tromper ; il aurait promis une dot imaginaire, une rente à servir. On se fait de ces tours-là !... souvent ! Mais ici, vous traitez avec un homme honorable... On peut avoir des dettes, on doit rester homme d'honneur... Vous me faisiez frémir quand vous vous enfermiez devant ma fille avec vos belles protestations ; car, épouser une fille pauvre quand, comme vous, on n'a que deux mille francs d'appointement, c'est marier le protêt avec la saisie.

**Minard** : Vous croyez, Monsieur ! Je ferai donc le malheur de votre fille !

**Mercadet** : Ah ! Jeune homme ! Ma fille a maintenant son vrai teint...

**Minard** : Oui, Monsieur...

**Mercadet** : Touchez-là ! Vous avez mon estime. Vous êtes un garçon d'espérance. Vous mentez avec un aplomb...

**Minard** : Monsieur...

**Mercadet** : Vous pourriez être ministre, une Chambre vous croirait...

**Minard** : Monsieur !

**Mercadet** : Eh bien ! Allez-vous me quereller ? N'est-ce pas moi qui ai lieu de me plaindre, jeune homme ! Vous avez troublé la paix de ma famille, vous avez mis dans la tête de ma fille des idées exagérées de l'amour, qui peuvent rendre son bonheur difficile en la laissant se forger un idéal... ridicule.

**Minard** : Monsieur, si notre mutuelle misère nous sépare, je suis du moins sans reproche ! J'aime Mademoiselle Julie ! Un pauvre garçon, déshérité comme je le suis, peut-il trouver mieux ?

**Mercadet** : Des phrases !... Vous avez fait le mal, il s'agit de le réparer.

**Minard** : Croyez, Monsieur...

**Mercadet** : Pas un mot de plus... des preuves... Vous aiderez un malheureux père à marier sa fille. Si vous aimez Julie, efforcez-vous de me seconder. Il s'agit pour elle d'avoir une fortune et un nom. Quand vous resteriez ostensiblement épris d'elle, il n'y aurait rien de déshonorant à jouer le rôle d'amant malheureux. En France, chacun veut ce que tout le monde désire. Une jeune personne courtisée, disputée, emprunte des attraits à l'idéal. Oui, si notre bonheur désespère quelqu'un, il nous en semble meilleur. L'envie est au fond du cœur humain comme une vipère dans son trou.

**D**  
**E**  
**S**  
**Idéal**  
**R**

## *La révolte*

### **Villiers de l'Isle-Adam**

#### **Première partie**

##### **EXTRAITS 1**

##### **1 : Félix, Elisabeth**

*Elisabeth est assise près de la table. Elle est accoudée et pensive. Félix, en face d'elle, compulse des lettres et des billets de banque.*

**Félix** (*après un grand silence*) : Quelle heure ?

**Elisabeth** : Très tard.

**Félix** : Assez pour aujourd'hui... tu te feras mal.

**Elisabeth** (*souriante*) : Oh ! Vous êtes trop bon...

**Félix** : As-tu fait passer les quittances Farral, Winter et Cie ?

**Elisabeth** : Les reçus en sont épinglés, deuxième tiroir à la caisse.

**Félix** : Et l'assignation Lelièvre ?

**Elisabeth** : Insolvables. Ce sont de pauvres, de très pauvres gens.

**Félix** : L'immeuble vaut toujours bien quelque chose.

**Elisabeth** (*après un instant*) : En ce cas, expédiez vous-même l'ordre d'assignation.

**Félix :** Hein ?... (*A part*) Ah oui !... L'attendrissement ? Pas de ça !... (*Haut*) Ecoute, il faut des yeux secs pour y voir clair en affaires. Si nous attendons l'expropriation, nous ne serons payés qu'au prorata.

**Elisabeth** (*un peu moqueuse*) : Ce serait horrible, il est vrai. (*Bruit d'une voiture qui s'arrête devant le portail. A part*) La voiture, bien.

*Elle va près de la fenêtre et regarde à travers la vitre.*

**Félix :** Tiens... As-tu entendu ? Quelle visite peut nous venir à cette heure-ci ? Il faut que j'aïlle...

*Il prend un flambeau.*

**Elisabeth :** Ce serait inutile, monsieur, il n'y a personne dans la voiture qui vient de s'arrêter devant le portail, et j'ai... une petite confidence... à vous faire...

**Félix :** Hein ?... Pourquoi m'appelles-tu monsieur ?

*Silence. Félix se laisse tomber dans un fauteuil près de la table, en face de sa femme.*

**Elisabeth :** Voici le compte exact de votre fortune, triplée, en effet, depuis quatre ans et demi... soit un million deux cent soixante-dix mille francs. J'ai gagné personnellement, sur cette somme, cinquante mille deux cent quatre-vingt francs, représentant les commissions dont ci-joint les notes détaillées, non compris mes appointements à dix heures de travail, chaque jour (le dimanche excepté) depuis quatre ans et sept jours, dont voici le compte - sans intérêts. La loi vous donne droit, à titre de chef de la communauté, aux deux tiers de ces bénéfices et rémunérations. Soustraction faite, il me reste trente-deux mille francs.

**Félix :** Elisabeth !

**Elisabeth** (*mettant ses gants*) : Bref, les trente-deux mille francs qui constituent ma fortune sont placés de manière à ce que je puisse, au nom de mon travail passé, à avoir droit à un peu de pain jusqu'à ma mort. En un mot, j'ai payé ma dette sociale.

*Elle prend son chapeau et sa mante sur la chaise près d'elle.*



**Félix :** Ah ça ! Veux-tu me dire ce que tu as ? Ce qui te prend ? Mais, enfin, parle !

**Elisabeth :** J'ai parlé. (*Elle se dirige vers la porte du fond, tranquillement.*) Adieu, monsieur, je vous salue... et je vous prie d'oublier jusqu'au son de ma voix.

**Félix** (*debout devant la porte, brusque, et se croisant les bras*) : Est-ce que tu aurais un amant, par hasard ?

**Elisabeth** (*s'arrêtant*) : Ah ! Vous voulez donc me forcer à vous le dire ?... Au fait, vous y avez droit, j'obéis. Vous vous rappelez sans doute ma famille, et quelle était mon existence lorsque vous vîntes me demander en mariage à la maison ? Mon père et ma mère étaient des gens très positifs. Ils m'avaient appris de bonne heure ce que coûte la moindre pièce d'or. C'est pourquoi je sais un peu compter et pourquoi je ne suis pas tout à fait indigne de vos remerciements... Et à cause de cette nature malheureusement exceptionnelle peut-être, mais qui était en moi et dont personne ne daignait tenir compte, j'éprouvais pour ce que la plupart des gens nomment aujourd'hui « la vie réelle » et soi-disant « pratique » - vous comprenez ? – un éloignement si profond, un dégoût si terrible, si éternel, que je baissais la tête silencieusement. Cependant vous vîntes. Je me rendis par reconnaissance et selon mon devoir aux bonnes raisons que ma famille me donna. Je vous acceptai... (*Souriante*) Et vous ne sauriez vous figurer, monsieur, l'indifférence que vous m'avez toujours inspirée.

**Félix :** Tu sais, Elisabeth, si c'est une plaisanterie, qu'elle finisse !

**Elisabeth :** J'ai compris, sur le champ, que l'on avait eu beau nous marier, on ne nous avait pas unis ensemble.

**Félix :** Mais, enfin, qu'est-ce que tu veux ? Spécifie une fois pour toutes ce que tu veux !

**Elisabeth :** Je veux vivre ! Entendez-vous, insensé que vous êtes ! Vous ne comprenez pas cela, vous, qu'on puisse raisonnablement vouloir vivre ? Enfin, j'étouffe ici, moi ! Je meurs de mon vivant ! J'ai soif de choses sérieuses ! Je veux respirer le grand air du ciel ! Emporterai-je vos billets de banque dans ma tombe ? Combien croyez-vous donc qu'on ait de temps à vivre ? (*Un silence ; puis pensivement*) Un amant, disiez-vous ?... Hélas, non ! Je n'en ai pas, je n'en aurai jamais ! J'étais faite pour aimer mon mari, entendez-vous ? Je ne lui demandais qu'une lueur d'humanité !...

Aujourd'hui, ne comprenez-vous pas que c'est fini et que l'orgueil de l'amour s'est éteint dans mes veines ?... que je ne puis revenir sur mes pas ? que vous m'avez pris comme rien, à moi, stupide et dans l'angoisse, tout ce que je pouvais donner, oh ! follement ! et pour toujours ! et sans regrets ! Je ne souhaite pas vous douter jamais de ce que vous avez perdu !...

**Félix** (*Haut, d'un ton lent et glacial*) : Voyons, voyons, calme-toi !... Ce sont des mots tout cela, vois-tu. Il ne faut pas, comme cela, se monter la tête avec des phrases.

**Elisabeth** (*impassible*) : Des mots ?... Et avec quoi voulez-vous que je vous réponde. Avec quoi me questionnez-vous ?... Je n'entends plus sonner que l'argent dans vos paroles : si les miennes sont plus belles et plus profondes, plaignez-moi ! C'est un malheur irréparable, mais, enfin, c'est ma manière de parler. Je sais bien que ce sont « *des mots* » pour vous, l'immense désir d'aimer, au moins la lumière et la splendeur du monde !... Je sais bien que le mystérieux univers ne fera naître éternellement sur vos lèvres qu'un soupir frais et reposé (car rien ne fut jamais triste ou mystérieux pour vous, même la Science, ni même la Mort !) – Je sais bien qu'en esprit éclairé vous ne dédaignez pas, « *une fois le temps* », l'espace, le vent de la haute mer, les rochers, les arbres des montagnes, le soleil, les bois, l'hiver et la nuit, - et les cieux étoilés, si toutefois, il est encore pour vous, des cieux ! – Vous trouvez cela « poétique » ? Vous appelez cela « la campagne » ? Moi, j'ai une autre façon de regarder ces choses ! Et comme le monde n'a de signification que selon la puissance des mots qui le traduisent et celle des yeux qui le regardent, j'estime que considérer toutes choses de plus haut que leur réalité, c'est la Science de la vie, de la seule grandeur humaine, du Bonheur et de la Paix.

**Félix** (*avec pitié et impatience*) : La Science de la vie, c'est de ne jamais rêver !... Je te demande un peu ce que c'est que ça, *rêver* ?...

**Elisabeth** (*tranquillement*) : Eh bien, rêver, c'est d'abord oublier la toute-puissance des esprits inférieurs ! C'est cesser d'entendre les cris des spoliés éternels ! C'est oublier les humiliations que chacun subit et que tous infligent et que vous appelez la vie sociale ! C'est oublier ces soi-disants devoirs qui révoltent la conscience et ne sont autre que l'amour des intérêts bas et immédiats au nom desquels il est permis de demeurer distrait devant la misère des déshérités ! C'est contempler, au fond de ses pensées, un monde occulte dont les réalités extérieures sont à peine le reflet !... C'est renforcer l'invincible espoir dans la mort, déjà prochaine, monsieur ! C'est se ressaisir dans l'Impérissable ! C'est se sentir solitaire, mais éternelle ! C'est aimer

l'idéale Beauté, librement comme courent les fleuves à la mer ! Au fond, rêver, c'est mourir, mais c'est mourir au moins en silence et avec un peu de ciel dans les yeux ! Je ne désire plus que cela !

**Félix** (*insolemment*) : Tiens, veux-tu que je te dise ?... Tu auras lu, autrefois, quelques mauvais romans qui te troublent le cerveau dans ce moment-ci !

**Elisabeth** (*impassible*) : Mais quand bien même rêver ne serait que contempler stérilement sa propre solitude, ne serait-ce pas encore plus utile que de passer le temps à jouer avec la ruine des autres ? A dégoûter de leur tâche ceux qui travaillent, en leur donnant, à chaque instant, le spectacle de ces opérations permises qui enrichissent en une heure ?... Mais vous n'avez que le Néant à m'offrir à la place des rêves !

**Félix** (*éclatant de rire*) : Tu me reproches la dot de notre enfant ? Et tu veux me faire croire que tu es une femme sans principes ?... Toi ?... Et, dire que, tout à l'heure, tu étais là, si tranquille, si raisonnable !... C'est à ne pas y croire !...

**Elisabeth** : Si encore je pouvais vous plaindre !... Mais ces paperasses, ces chiffres, cette caisse bien garnie, ces procès, ces liquidations, ces affaires contentieuses, sont votre élément. Vous vous y trouvez comme l'oiseau dans les airs ! Vous attrapez les billets de banque au vol comme des papillons !... En un mot, le soleil ne resplendit, le vent ne souffle, l'homme n'a rêvé et souffert avec patience, les cieux ne s'étendent sur les tombeaux, les jours ne vous sont comptés que pour l'augmentation incessante d'un capital, à prime, dividende et intérêts... composés, s'il se peut. Et ce n'est pas une folie noire, cela ! Dépouiller les autres et se priver de vivre soi-même, par une monomanie d'affaires ! par une soif d'argent presque machinale, inextinguible ?...

**Félix** (*frappant du pied*) : Les capitaux sont de la considération et de l'estime en portefeuille !... et tu le sais bien à la fin !

**Elisabeth** : Allons, soit. Mais vos joies ne sont pas les miennes. Et je vous quitte ! Et je m'en vais ! Et, grâce à vous, je n'ai plus de temps à perdre si je veux conserver quelques forces, quelques lueurs dans le regard, pour jouir de mes derniers rayons de soleil !...

**Félix** (*ivre d'étonnement*) : Mais, puisque je te propose la campagne deux fois par semaine !

**Elisabeth** (*continuant sans l'entendre*) : Il est loin d'ici (en Islande, en Sicile ou en Norvège, peu importe !...) dans un pays comme je les aime, une maison bien déserte ; je l'ai gagnée, je l'ai achetée de mes deniers... Au lieu d'être séquestrée derrière les grilles de ce bureau, je vais me cloîtrer dans cette bonne retraite lointaine ; je vais voir un peu d'horizon, c'est utile. Je vais rouvrir enfin d'anciens livres, ces bons compagnons du soir ! Je vais renouer avec le Silence, c'est mon vieil ami.

**Félix** (*inquiet, railleur et froid*) : Tu as acheté une propriété ?

**Elisabeth** (*jouant distraitement avec un petit pistolet de voyage*) : Personne ne me découvrira jamais dans le pays où je serai bientôt. Et le goût que j'ai pour le monde, la galanterie, les toilettes, le bal et le tourbillon des plaisirs, ne m'en fera sortir qu'une fois : ce sera sans doute, par quelque matinée de Décembre, sous le ciel pâle, escorté d'une vieille servante et d'un homme avec une bêche.

**Félix** : Il n'y a plus à douter !... Un médecin !... Elle est folle ! Mais c'est *Robinson* que tu me racontes là. (*Elisabeth, froide, s'enveloppe de sa mante et met son chapeau.*) Ah ça ! Où vas-tu ? Voyons ! Laissons là cette idée de départ à laquelle tu ne songes pas plus que moi et dont l'absurdité ne se discute pas : cela fait compassion. Je n'aurai qu'un mot à dire pour te le prouver. Tu m'oublies ? Soit ! Mais, et tes devoirs de mère ?... Tu me parles de grands arbres, de compagnons du soir !... Et ta fille ? voilà ton vrai compagnon du soir, entends-tu ? Tu dois l'élever, lui inculquer l'amour filial, lui enseigner ce qu'une femme doit savoir, la tenue des livres, les notions saines, la vie utile et active !...

**Elisabeth** (*s'arrêtant court et fronçant les sourcils*) : Monsieur, vous savez que je vous connais un peu. Vous n'essayez de ressusciter en moi les entrailles d'une mère que pour tâcher de retenir par cette chaîne un caissier palpable et sûr. J'y vois affreusement clair, vous savez ! J'ai l'habitude des nuages.

**Félix** (*près de la frapper et s'arrêtant*) : Tu ferais peser le poids de tes soupirs à dormir debout sur toute l'existence d'une pauvre petite innocente !... Tu n'en as pas le droit. Je ne te crois point lâche et dénaturée.

**Elisabeth** (*devenue de plus en plus concentrée, presque menaçante*) : Ma fille !... Oh ! Que de fois, la nuit, je l'ai prise entre mes bras, essayant de la refondre sous mes caresses, de m'y réfugier, de m'y incarner, de lui insuffler toute mon âme !... Trop tard !... Je me sens absente dans cette enfant... Je ne

vois que vous seul au fond de ses yeux, vous m'avez poursuivie jusque là !...  
Je la quitte, comme je quitte cette maison, n'ayant plus rien à sacrifier ici...  
Adieu ! Le foyer est éteint : les cendres sont froides.

*Elle baisse son voile et, poussant de ses mains étendues les battants de la grande porte, elle sort, pendant la stupeur de Félix, et disparaît dans les ténèbres.*

...

**La voix de Félix :** Je te demande un peu ce que c'est que ça, *rêver* ?

...

**D  
E  
S  
I  
Raison**

*La révolte*

**Villiers de l'Isle-Adam**

**Deuxième partie**

*Félix est affaissé sur un fauteuil auprès de la porte.*

**Elisabeth** (*comme glacée, à elle-même*) : Trop tard, je n'ai plus d'âme. Lorsqu'à travers les vitres de la voiture, j'ai voulu voir quel air avait la nuit, lorsque ma poitrine, avide de liberté et gonflée de tristesse, s'est soulevée, j'ai frissonné du froid de l'exil. Je me sentais comme des chaînes de plomb. Un moment, je crus que je m'étais exagéré, vraiment, l'attrait des pays désirés !... Le bruit des roues me faisait mal. Il me semblait que je voulais me cacher quelque chose. Mon orgueil même me quittait. La solitude m'étonnait seulement. Peut-être suis-je malade, me disais-je. Cette rupture m'aura sans doute surexcitée. Mais, autrefois, être malade ne changeait rien à mes croyances ! Non, ce n'était pas cela ! J'étais accablée ! J'étais impuissante, radicalement. C'était la défaillance et la détresse !... Enfin, je me trouvais comme les autres !... Je sentais l'Irrémédiable, et que c'était un fait profond et non passager. Et des siècles se passaient à chaque minute. Je me voyais demain, après-demain, dans huit jours, dans trois mois, seule et triste, au fond de cette solitude enviée, regrettant peut-être l'atonie de l'ancienne existence. (*Elle s'accoude pensivement.*) Les ronces frappaient les vitres de la voiture ; les cieux brillaient sur les arbres dans les bois traversés ; oui, les cieux ! Mais ils m'apparaissaient comme défendus. Je sentais que je n'avais plus les yeux pour les regarder de façon haute et utile ! Et salutaire ! Chose horrible ! Je savais bien qu'autour de moi passaient les souffles sacrés de la Vie, et je les écoutais, indifférente ! Je ne les sentais plus me pénétrer !... Je ne pouvais plus éprouver la soif exclusive de l'Oubli ni me ressaisir, comme autrefois, dans le recueillement sublime !... Je ne me rappelais plus comment il fallait regarder les choses pour vivre dans l'Esprit du monde et cesser à jamais d'entendre le rire du genre humain ! C'en était fait !... (*Silence.*) Oh ! Je le vois, Seigneur Dieu ! Trop tard ! On ne met pas impunément les pieds sur

terre même pour sa rançon ! J'ai trop consenti. Je me suis exagéré comme tant d'autres la valeur du pain quotidien ! (*S'essuyant les yeux*) Non, je n'ai plus les yeux de ma jeunesse ensevelie dans ce tombeau ! Je ne me sens plus digne de ces sortes d'ivresse. Je ne comprends plus les exaltations de l'Art, ni les apaisements du Silence. Cet homme a bu comme de l'eau toute ma beauté. Toute énergie est épuisée en moi. La concession que j'ai faite pendant dix ans de ma vie brève en comprimant les forces de mon esprit les a diminuées ! On n'efface pas ! Je me suis vantée en voulant vivre. Je ne peux plus. Je suis devenue semblable à celle dont les yeux n'ont jamais perçu les Clartés lointaines !... Hélas, il ne me gêne plus, ce meurtrier ! Sa vie ou sa mort ne changeront rien à mon abandon ! Son sourire perpétuel m'a rempli l'âme de poison et de ténèbres !... Ses chiffres m'ont aveuglé l'esprit. Qu'il vive ou qu'il meure, je suis incapable d'être autre que ce que... ce que je suis devenue. Le monde est vide pour moi désormais... Je ne suis ni folle ni damnée, mais il me semble que je suis atteinte de cet ennui éternel auquel les femmes comme moi sont condamnées et qui, tout pesé, ne pardonnera jamais. C'est fini, voilà tout. Pourquoi m'enfuir ? Ici ou ailleurs, qu'importe où je dormirai ?... Sais-je même pourquoi je suis revenue... Ah oui, je me rappelle... Je ne savais où aller. Le froid du matin m'a saisie, je suis rentrée. Voilà ce que c'est. (*Un long silence.*) Reste une issue. Emporter ma fille !... M'y rattacher comme une naufragée ! M'y incarner maintenant ! En faire une femme de bronze capable de résister à tous les désenchantements et tous les dégoûts ! Pour cela, je dois m'enfuir avec elle ! Et accepter comme tant d'autres, le front haut... (*Elle sourit amèrement.*) Quoi donc ?... Ai-je le droit de l'accabler sous le poids de mon avenir ?... (*Elle s'arrête.*) Non ! Je ne veux pas, je ne peux pas ! On n'est au-dessus de la Loi qu'à condition de s'y soumettre. Point de soucis de cet ordre. Pas de choses romanesques à me reprocher à l'heure de ma mort. Je suis rivée à un malheureux qui m'a tuée. Le mort a saisi la vivante !... Ma place est bien réellement ici ! Il n'y a pas d'issue possible ! Je dois rester. Fuir, sans forces, pour un isolement désormais sans grandeur, serait une lâcheté banale. J'élèverai ma fille tout bonnement. Je reprendrai demain mon train d'existence. Tout est consommé ! L'épreuve est faite. Je suis vaincue. (*Un silence.*) Et maintenant, plus de bouillonnements ni de hontes ! Sein brisé, ferme-toi ! Tu étais fait pour engendrer des hommes vaillants, ceux qui délivrent !... Tu étais fait pour endormir le front généreux d'un compagnon de liberté. Il paraît que c'est inutile. Il paraît que demeurer sous ce toit, c'est le devoir, l'honnêteté, la dignité même de la vie ! (*Après un instant*) Ah ! C'est égal, c'est bien étonnant, tout de même ! (*Elle se redresse.*) Allons ! (*Elle rajuste sa toilette devant la glace et redevient la femme qu'elle paraissait être au commencement de la première scène.*) Oh ! Ce froid petit jour pâle ! (*Regardant autour d'elle*) Il me semble que des années se sont passées depuis

que j'ai quitté ce salon !... (*Elle traverse lentement la distance qui la sépare de la table : arrivée près de la lampe, elle la ranime, rouvre ses livres de caisse et reprend ses manches de lustrine.*) Il y a des heures où tient toute la vie et qui sonnent tous les adieux !... Au travail, maintenant.

*Elle s'assoit et prend sa plume, dans la même attitude qu'au lever du rideau.*

**Félix** (*revenant à lui et la regardant avec stupeur*) : Vous !... Vous, ici ! Je ne rêve pas au moins ?... Tu n'es donc pas partie ?... Mais j'ai failli mourir, moi ! (*Il regarde Elisabeth. Un silence.*) Ah ! Je comprends ! (*Ricanant*) Il n'y a que les folles qui ne reviennent pas. (*Se croisant les bras*) Eh bien, comment se portent la Sicile, la Hongrie et la Norvège ! Ah ! Vraiment ! Tu as cru qu'on pouvait désertier ses devoirs et s'en aller au pays des chimères !... Tu as pensé que les rêves de l'imagination étaient applicables !... Insensé que j'étais de me bouleverser le sang au lieu de te dire : « Ma chère amie, la porte est ouverte : Va ! Essaye. » (*Mouvement d'Elisabeth.*) Ne parle pas, je te pardonne... et je sens bien que, cette fois, tu ne t'en iras plus ! Tiens, je ne regrette pas le mal que tu m'as fait : l'expérience a été bonne. Cette colère m'a prouvé que tu m'étais plus nécessaire que je ne le croyais.

**Elisabeth** (*avec un doux sourire*) : Et quand je pense, mon ami, que je parlais de vous quitter avant la balance du semestre !... Enfin, cela n'avait pas le sens commun ?...

**Félix** (*sous le charme*) : Allons donc !... Tu vois !... Tiens, c'est un mot qui me prouve que tu es bien guérie. Donne-moi la main. Faisons la paix. Eh ! Que deviennent les rêves devant cette bonne réalité ? La Poésie, oui... Une attaque ! Je comprends cela, vois-tu ?... J'ai eu ça, moi-même. (*A part*) C'est égal : je ne suis pas fâchée qu'elle soit un peu humiliée ! (*Haut*) Tu vois ?... Je ne suis pas un méchant ?...

*Il lui baise la main.*

**Elisabeth** (*inclinée sur lui, d'une voix lente et grave*) : Pauvre homme !...